

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Erreur sur la personne
Cinq « malades mentaux » se racontent de Serge Provencher
(VLB éditeur)

Adrien Thério

Numéro 32, hiver 1983–1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40061ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thério, A. (1983). Compte rendu de [Erreur sur la personne : cinq « malades mentaux » se racontent de Serge Provencher (VLB éditeur)]. *Lettres québécoises*, (32), 70–70.

Erreur sur la personne

Cinq «malades mentaux» se racontent

de Serge Provencher
(VLB éditeur)

Je commencerai par citer l'auteur qui croit que les hôpitaux psychiatriques ne devraient pas exister et qui fait tout en son pouvoir, dans sa présentation, pour nous prouver que «les malades mentaux» qu'il nous présente sont des gens intelligents qui, si on le suit bien dans son raisonnement, devraient probablement réintégrer la société.

Rien de bien spectaculaire, donc, dans ces entretiens. Rien de sensationnel. Il n'y a ici que des gens qui parlent sans prétention de sujets qui leur tenaient à cœur. L'enfance, l'amour, la famille, le travail, la religion, la vie, la mort, voilà donc un aperçu des sujets abordés, pour n'en citer que quelques-uns, mis à part les questions plus personnelles. C'est ainsi que désirs, regrets, rêves, frustrations, préoccupations et convictions défilent eux aussi tour à tour au fur et à mesure que se dérouleront les conversations, sans parler de ce qui a trait à l'institution psychiatrique.

Moi, je veux bien faire confiance à M. Provencher. Les monologues que nous lisons — car de conversations qu'elles étaient à l'origine, elles sont devenues monologues pour faciliter la lecture et la compréhension — proviennent, c'est sûr, de gens qui raisonnent bien, qui savent qu'ils ne sont pas fous. Il reste qu'à les écouter, on en vient à la conclusion qu'ils savent très bien eux-mêmes, qu'à cause de leur petit côté anormal, ils pourraient difficilement vivre en société. C'est eux-mêmes qui nous l'apprennent. Paul-Émile ne nous dit-il pas à un moment donné:

Pis est-ce qu'ils t'ont dit que j'avais déjà eu des envies de vouloir me suicider des fois? Oui? Bon. Ça aussi ça compte. Ça me prend pas souvent ces envies-là, c'est vrai, mais quand ça me prend: wow! Enlevez-vous de là. C'est pas toujours beau à voir. Ça fait qu'ici, je suis protégé contre ça itou. Tu vois?

Réjeanne raisonne bien elle aussi mais elle sait qu'aussi longtemps qu'elle aura comme elle dit des «come-back», suite fâcheuse de la drogue qu'elle a prise en trop grande quantité, elle ne pourra rejoindre sa famille. Et d'ailleurs, si je lis bien, je comprends que tous ces gens sont heureux, tout au moins satisfaits d'être là où ils sont.

Mais qu'est-ce qui les a conduits à l'hôpital psychiatrique? M. Provencher croit en avoir trouvé la raison. «Quand on examine à quel moment précis de leur existence ont été internés nos prétendus malades mentaux, on constate qu'il y a en effet là un dénominateur commun: chacun l'a été à un moment de son existence où s'évanouissait la disposition à produire». Et l'auteur de nous apprendre qu'on n'est pas malade mental parce qu'on refuse ou n'est plus en mesure de travailler. Évidemment non. Mais quand on n'est pas en mesure de travailler non pas par paresse ou par idéologie mais à cause d'un dérèglement qui survient tout à coup dans sa vie et dans sa conscience, il me semble que nous ne sommes plus en face de quelqu'un qui décroche par pure volonté. M. Provencher aurait dû pousser plus loin ses interrogations. Pourquoi par exemple, ces «prétendus malades mentaux» n'ont-ils plus de disposition à produire? La réponse est simple. Le dérèglement dont je parlais tout à l'heure s'est produit, dans quatre cas sur cinq, à la suite de peines d'amour. Le cinquième cas s'en rapproche aussi puisque cette femme a été internée par son mari parce qu'elle n'arrêterait pas de dire à tout le monde qu'elle aimait le bon Dieu et à conseiller à tout le monde d'aimer le bon Dieu. C'est donc l'amour qui brise des vies, qui brise des consciences et qui fait que tant de personnes se sentent par la suite incapables de gagner leur vie. On leur enlève ce qui comptait le plus dans la vie. On a brisé l'image — en leur enlevant l'amour brusquement — d'une vie qu'ils auraient pu construire avec joie au jour le jour. En un mot, ils n'attendent plus rien de la vie. C'est si vrai que plusieurs d'entre eux nous disent qu'ils n'ont pas peur de mourir.

Et c'est justement parce qu'il est toujours question d'amour, dans chacun de ces cinq monologues que le lecteur se sent tout de suite emporté par les voix qu'il entend. La plus belle histoire est quand même celle de Paul-Émile parce que — malgré son vocabulaire restreint — il sait comment conduire un récit, retrouver les grands moments de son amour et nous les faire vivre. Imaginez un gars de 52 ans qui nous raconte — comme si c'était arrivé l'an passé — toutes les péripéties de son histoire d'amour avec Marie, alors qu'il n'avait que vingt ans, comment elle a accepté sa proposition de mariage pour ensuite le faire languir pendant un an et lui dire finalement non. Et Paul-Émile après plus de trente ans est encore amoureux de Marie. Il ne pense qu'à elle. Paul-Émile est un excellent romancier. Et pour une fois, c'est un romancier qui crée, sans rien inventer

Cette perte de l'amour conduit enfin, dans chacun des cas ou à peu près au rêve. Un rêve dans lequel on se perd. Et c'est à partir de ce moment-là qu'on perd tout intérêt à vivre sa vie. Paul-Émile nous dit à quel moment il a commencé à rêver. Réjeanne a découvert la coke pour entrer dans le rêve. Mais c'est Gemma, une femme de soixante-dix-neuf ans qui s'explique le mieux à ce sujet. Cela va de la page 175 à 179. C'est un morceau de bravoure. Dans le fond, le rêve, c'est le commencement de la création. Mais pour Gemma, c'est le besoin de s'évader, d'oublier que la vie passe.

Pour finir, je reviendrai encore au récit de Paul-Émile qui me rappelle *Le Journal d'un fou* et qui pourrait facilement être transformé en monologue-théâtre. Nous aurions alors *Le Journal d'un fou d'amour*. Dans des mains habiles, ces monologues-théâtre pourrait aussi devenir un très beau film.

Erreur sur la personne prouve bien que les gens les plus ordinaires peuvent vivre des vies assez extraordinaires.

Adrien Thério